

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le maître du bonsaï

James Kirkup



Numéro 130, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85643ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Kirkup, J. (2017). Le maître du bonsaï. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (130), 83–90.

## Le maître du bonsaï

James Kirkup

QUEL VIEIL HOMME adorable et gentil, ce Suzuki-san<sup>1</sup>. Si attentionné avec les enfants. Ses propres petits-enfants l'adorent. Il leur offre toujours un petit quelque chose : une barre de Dynamite Choco ou des petits pots de crème glacée.

Il a pris sa retraite il y a bien longtemps, à cinquante-cinq ans, un âge normal pour la plupart des hommes japonais. Il tenait un magasin de meubles de taille moyenne. Il vit toujours avec sa fille mariée, dont l'époux a mystérieusement disparu, laissant à sa charge deux enfants, un garçon et une fille. Ces quatre-là — la femme de Suzuki-san est décédée il y a trois ans — forment une « famille nucléaire » légèrement déséquilibrée, au sein de laquelle la place du mari a été prise par le grand-père, qui a soixante-dix-sept ans et bon pied bon œil.

Suzuki-san attribue sa bonne mine à son passe-temps. Depuis une vingtaine d'années, il crée des bonsaïs, ce que les Japonais appellent des « arbres nains ». Mis à part sa fille, qui est de plus en plus irascible, et ses deux petits-enfants gâtés, paresseux et irrespectueux, il n'a aucun autre centre d'intérêt. Les bonsaïs remplissent sa vie éveillée et envahissent souvent son sommeil.

Sa fille, Emiko, rouspète à propos de l'espace que ces arbres miniatures prennent dans leur petite maison et leur minuscule jardin. En fait, presque tout le jardin est encombré par les guéridons de bois faits maison sur lesquels les

---

1. En japonais, le suffixe honorifique *san*, qui veut dire « monsieur », « madame » ou « mademoiselle », est utilisé à un niveau de politesse standard aussi bien avec des inconnus qu'avec des collègues de bureau, ou encore avec des gens que l'on connaît.

bonsaïs sont alignés selon leur espèce. Ici des pins nains, là des pruniers et cerisiers nains, et davantage d'espèces exotiques là-bas, près du petit bassin où l'on peut occasionnellement apercevoir un couple de carpes crémeuses dans l'eau vert sale. On trouve des bonsaïs dans la salle de bains — c'est le genre d'arbre tropical qui aime la chaleur humide — et même dans les minuscules toilettes à la japonaise. Il y en a plus dans le minuscule hall d'entrée, et bien sûr un exemple type de cet art est toujours disposé dans l'alcôve de la pièce principale, le *tokonoma*, à côté d'un kakémono assorti, les deux étant changés régulièrement au fil des saisons. Les voisins ont surnommé cet endroit la Maison du bonsaï.

Le vieux Suzuki-san est connu pour son art et ses créations ont reçu de nombreux prix, qui sont exposés sur le vaisselier de la cuisine ou qui sont accrochés au mur, des citations dans des cadres en bois sombre, à la calligraphie impressionnante. Emiko soupire et se tracasse au sujet de la poussière qui s'accumule, mais qu'elle n'essaie même pas d'enlever. Une fois par semaine, elle fait le tour afin de les battre avec de vieux haillons de couleur attachés à un morceau de bambou. Elle aimerait bien les mettre au rebut avec les poubelles, qui sont ramassées deux fois par semaine, mais un père est un père, et elle ne s'en sent pas le courage. Lorsqu'il sera parti... Cependant, elle apprécie l'admiration et les louanges des visiteurs et des voisins. Ces derniers viennent presque chaque jour afin de quérir les conseils du vieux maître concernant la culture et l'entretien de leurs bonsaïs. Emiko trouve cela usant de devoir préparer du thé et des petits pains fourrés à la pâte de haricots pour ces gens-là, qui arrivent toujours à l'improviste. Mais elle parvient à faire bonne figure. Les enfants sont indifférents envers les bonsaïs et pensent qu'ils sont bizarres. Non sans raison, Emiko les approuve silencieusement. Les enfants passent toutes leurs journées à l'école et aux cours du soir où ils reçoivent un supplément de leçons particulières. Chaque fois qu'ils ont un moment de libre loin de « leurs études », ils le passent à manger des cochonneries devant la télé ou à

jouer à des jeux électroniques à l'ordinateur, que personne d'autre n'utilise. Emiko se demande souvent pourquoi son mari a acheté cet appareil, étant donné qu'il a quitté le foyer peu de temps après cette acquisition, comme s'il n'avait pu tolérer la vue de cette encombrante machine sur le bureau des enfants. Le vieux Suzuki aimerait bien en faire cadeau à quelqu'un afin de ménager de la place pour ses bonsaïs. Seulement les enfants ont piqué une colère aussitôt qu'il a émis cette suggestion, ce qui fait que maintenant il garde le silence, bien que les signaux et claquements guerriers qui accompagnent ces « jeux » l'irritent profondément. Mais, bien sûr, les enfants passent avant. Une salle de travail spéciale a d'ailleurs été construite pour eux, une annexe qui empiète sur l'espace réservé à ses bonsaïs dans le jardin. Pourtant, le logis semble plus encombré que jamais : plus il y a de place, plus on y case de meubles et d'appareils électriques — et de bonsaïs —, à tel point que les quatre occupants peuvent à peine s'y mouvoir.

Oui, Suzuki-san est un vieil homme avenant, bienveillant et patient. Il le faut bien, car cela prend des années pour qu'un bonsaï atteigne la perfection. Il y a quelque chose de troublant, voire de sinistre, dans cette patience. Parfois, Suzuki-san fait penser à quelque vieux mage gloussant silencieusement devant ses rangées de pots alignés sur les étagères bancales fabriquées de ses propres mains.

Les bonsaïs attirent une curieuse sorte de fascination dans leur beauté boiteuse. Voici un paysage entier contenu dans un récipient : trois pins minuscules se languissent ensemble autour d'une petite pierre battue par le vent qui suggère une colline et s'appuient sur des cieux imaginaires et des baies légendaires. Aucun nid d'oiseau ici, mais parfois une cigale fait entendre sa respiration dans les branches d'aiguilles guère plus grosses que les doigts d'un enfant, où les vents soupirent comme la mer dans un coquillage balayé par les vagues.

La pluie, aussi, et la brume sont suffisamment abondantes pour se sentir à l'aise dans ces arbres et s'y installer. 85

Le soleil irradie leur faux bosquet, et en hiver ils portent leur propre poids de neige.

Leur vieux maître, un mage ratatiné, fait gonfler ses joues ridées avec de l'eau minérale issue des neiges non polluées du mont Fuji qu'il pulvérise à partir de sa bouche ronde tel le chérubin qui souffle sur les nuages depuis les quatre coins de l'univers sur des cartes anciennes.

Suzuki-san, dans son sobre kimono de travail et son tablier bleu indigo, est minuscule mais authentique; même chaussé de socques de bois, il ne dépasse guère la cime de ses bonsaïs. Sur des rangées d'étagères et de tables, la forêt du jardin est son comté organisé. Le plaqueminié nain illumine telles des lampes son minuscule fruit. En saison, abricots, pêches, nectarines et coings apparaissent sur les branches.

Les soleils de l'été moite, la chaleur humide et les pleines lunes éclatantes durant la récolte du riz s'élèvent entre ces troncs et branches tordus, les faisant se projeter dans les ombres du passé aussi longues que la terre.

En effet, certains de ces bonsaïs sont même plus âgés que leur maître. Des générations de maîtres se sont occupées de ce petit érable nouveau depuis le début de l'époque Meiji en 1868. Il semble immobile, tel un arbre fossilisé de l'ère préhistorique. Son silence complet et son immobilité impuissante semblent nous envoyer un message indéchiffrable.

Qu'essaièrent donc de nous dire ces organismes déformés? Suzuki-san parle souvent à ses protégés, tandis que sa frêle silhouette se penche sur leurs racines exposées ou leurs membres bandés. Il le fait non pas en raison de quelque mode passagère parmi les jardiniers occidentaux cultivant des plantes en pots dans leurs appartements, mais parce que c'est ce qu'il a toujours fait, et parler aux plantes ne lui semble pas du tout inhabituel, à lui ou à ses respectueux visiteurs. Il ignore les nouvelles découvertes scientifiques, lesquelles prétendent qu'une aimable conversation avec ses plantes d'appartement ou ses herbes dans leurs bacs de fenêtre les rend plus heureuses et les encourage à croître et à se multiplier. Ce n'est pas un jardinier volubile avec un penchant

mystique. Pas plus qu'il sait quoi que ce soit de l'expression « avoir la main verte ». Il a toujours eu la main aussi verte que ses cryptomères et ses mélèzes miniatures.

Il ne s'attend pas à ce que ses arbres lui répondent. Une réponse à une taille judicieuse ou au modelage d'une branchette dévoyée à l'aide d'un fil de fer prendrait des années à lui parvenir, sous la forme d'un ajustement satisfaisant de la forme naturelle.

Tout magicien qu'il soit, il ne peut pas toujours entendre les voix intérieures de ses créations. S'il en avait la possibilité, il serait choqué. Il se pourrait que des appareils d'enregistrement sensibles et ultrasophistiqués soient en mesure de capturer certaines exhalations de chagrin et de douleur. La Société protectrice des plantes a été formée récemment afin d'enquêter sur de tels phénomènes d'une manière impartiale mais compatissante. Ses sympathisants sont déjà en marche, portant des pancartes affichant leur slogan : « Libérez les bonsaïs de leurs liens ! » Quelques Japonais ont entendu parler de ce mouvement, mais, comme avec tant d'autres choses déplaisantes ou inacceptables, ils le rejettent hors de leur esprit. Pour eux, cette société n'existe pas. C'est juste une nouvelle vogue éphémère en provenance du monde occidental.

Pendant ce temps, ils poursuivent la culture de leurs bonsaïs. Vues de manière objective, leurs méthodes sont violentes et cruelles : ils coupent, tranchent, scient à l'aide d'outils miniatures, mais non moins nuisibles ; ils tordent, enlacent, torturent, ligaturent, courbent à l'aide de fils de fer fermement enroulés et déforment avec des cordes tirées fermement et habilement. C'est comme l'art chinois du pied bandé ou l'emmaillotage des bébés, mais un emmaillotage trop serré, et jamais relâché, tandis que le jeune arbre essaie de grandir, afin de se détacher de ses liens et de retrouver sa taille et sa grâce naturelles.

Ce cher, vieux et brave Suzuki-san n'en a nullement conscience. Il ne se rend pas compte des blessures qu'il inflige et de sa cruauté. On ne peut guère dire qu'il soit gentil, car la souffrance qu'il provoque chez ses misérables victimes est 87

incroyablement inhumaine et égoïste. Un enfant soumis à un tel traitement ne tarderait pas à dépérir. Quant aux adultes, s'ils devaient avoir les membres et tendons tordus et tourmentés et subir ces incessantes microamputations et manipulations rigides, ils y succomberaient. Si les bonsaïs avaient le don de la parole et si nous étions enclins à les entendre, à écouter leurs plaintes, quelles horribles tortures et mutilations ne raconteraient-ils pas ! Ces petits arbres sont les exemples mêmes de l'inhumanité de l'homme à l'égard des plantes. D'incessantes expériences chirurgicales, source d'insoutenables douleurs et d'humiliation, les ont laissés traumatisés et sans voix. Ils ne sont ni en mesure de protester ni capables de rendre les coups. Même la Société est pratiquement impuissante, et certains membres sont désespérés, car ils se rendent compte qu'en dépit de leurs héroïques efforts pour délivrer les bonsaïs de leurs liens, ces arbres resteront toujours prisonniers parmi nous. Les bonsaïs ne sont pas près de disparaître. Certains d'entre eux sont si vieux et si précieux qu'ils sont mis sous clé et surveillés jour et nuit par des gardes et gardiens. Après la nuit tombée, ils doivent exister sous une lumière artificielle continue. Des capteurs ont été enfoncés dans leurs petits troncs robustes et trapus qui donnent l'alarme si une main étrangère s'approche d'eux.

L'art du bonsaï s'est répandu depuis le Japon à un point tel qu'il y a maintenant des enthousiastes dans le monde entier. En Occident, chaque jardinerie vend des « kits de démarrage ». On peut même les recevoir par la poste. Lors de rencontres au plus haut niveau entre les ministres japonais et leurs homologues étrangers, et lors de célébrations solennelles, il y a toujours un pin petit mais noble en arrière-plan ou sur des présentoirs en laque près du principal intervenant ou de la personne que l'on est en train d'honorer.

Y aurait-il quelque chose de tenace dans la nature humaine qui éprouve un profond plaisir à torturer ces arbres sans défense ? Est-ce un sentiment d'infériorité inné envers les géants de la forêt, ou même vis-à-vis des arbres bordant les routes et des massifs de bambou, qui force les hommes à les

persécuter avec d'indescriptibles raffinements de torture et une conviction aussi inébranlable ? Les hommes tyrannisent-ils les plantes en raison de quelque profond manque en eux ?

Mais un jour, les bonsaïs du monde s'uniront. Ils lèveront leurs petits bras rabougris en signe de révolte, attacheront leurs tortionnaires et leur rendront la monnaie de leur pièce. Le sentiment d'injustice et le désir de vengeance entretenus depuis des siècles par ces plantes malchanceuses jailliront enfin lorsque les bonsaïs libérés prendront d'assaut les jardins maraîchers et les pépinières du monde pour libérer leurs frères enchaînés.

Puis ils se retourneront contre ce cher, vieux et gentil Suzuki-san et ses congénères, les réduiront à leur taille normale, les ligoteront avec des cordes et des fils de fer acérés, et cloueront leurs bras et jambes tronqués à l'aide d'impitoyables dagues, sans tenir compte de leurs cris, de leurs gémissements et de leurs demandes d'en finir.

Car les bonsaïs humains rendent l'âme dès que leurs opérations sans anesthésie atteignent un stade avancé. Certains d'entre eux s'étiolent simplement à la vue d'une scie ou d'une cisaille. Ce sont les arbres bonsaïs, à travers leurs souffrances prolongées, qui sont devenus quasi immortels.

Oui, un jour, même les bonsaïs humains les plus résistants et les plus âpres à la douleur trépasseront. Lorsque tous les maîtres du bonsaï auront disparu et que leurs prisonniers auront retrouvé leur forme et leur taille normales, ces bonsaïs seront remis en pleine nature, afin de vivre leur propre vie et de se redécouvrir. Mais cette libération est aussi un ordre d'exécution.

Ce sont certaines des choses dont rêvait autrefois le mari d'Emiko. Ses rêves de bonsaïs s'étaient transformés en cauchemars constants, dans lesquels il voyait, impuissant, toute sa famille succomber aux techniques de strangulation de Suzuki-san. À la fin, il n'était plus capable de le supporter. C'était l'un des rares hommes à pouvoir percevoir les cris perçants et infernaux des bonsaïs asservis. Pourtant, Emiko n'avait jamais réalisé qu'il s'agissait de la raison du départ de



son mari. Ce dernier vit maintenant dans une lointaine forêt de montagne, où il peut écouter la respiration et la conversation des arbres. Et là-bas, enfin, il peut respirer lui aussi.

[1987]

*Traduit de l'anglais  
par Jean-Marcel Morlat  
(avec l'aimable autorisation  
de la James Kirkup Collection)*